

La Fleur au bout du fusil

C'est la guerre. Les hommes se battent. Les balles suivent une trajectoire calculée, fendent l'air. Au loin, on entend des détonations, des explosions, puis des éboulements. Les oreilles sifflent. Les cœurs palpitent. Les mains se crispent sur les fusils. Les doigts glissent sur la détente. La poussière qui couvre les visages étouffe les bouches, trouble la vue.

C'est un monde qui semble figé, comme emprisonné entre des liens faits d'angoisse, de haine et de terreur. Les morts, couchés au sol, face contre terre ou les yeux tournés vers le ciel sans lumière, ont l'étrange aspect de statues de pierre, sans esprit, que personne ne pleure, n'enterre ou ne considère.

Puis, une chose apparaît, qui semble voler, une chose légère, blanche, belle, une chose qui contraste étrangement avec cette atmosphère si pesante. Elle étonne par sa langueur. Les balles continuent à siffler autour d'elle, terriblement meurtrières, mais rien ne semble pouvoir la toucher, elle continue lentement sa danse au son des cris et des tirs, sans en être troublée. Alors tout ralentit, les armes crachent de moins en moins leur poison, les soldats s'avancent de moins en moins vers l'ennemi, les corps tombent de moins en moins sur le sol. Tous ont les yeux fixés sur cette merveille de la nature. Une plume. Un oiseau ou un ange vole encore au-dessus d'eux, veillant sur leur âme, l'espoir est encore permis.

La plume se pose enfin sur le sol, et le blanc devient rouge. Au contact du bitume, elle se gorge du sang des hommes, de leur douleur, de leur terreur. Elle perd peu à peu sa pureté et c'est ainsi que le soldat se souvient de quelle manière il a perdu la sienne, de quelle manière il est devenu ce qu'il est : un être sans esprit, tuant machinalement, un homme qui a perdu toute forme d'humanité. Il se souvient des temps heureux, lorsqu'il était enfant, des jeux entre amis, de la voix de son frère, de sa sœur, de ses rêves lointains, lorsqu'une plume n'était qu'une plume, et la guerre une idée absurde. Il se souvient qu'il aimait. Mais ils se souvient également que cet amour a été remplacé par quelque chose d'autre, quelque chose de rigide, de froid, lui rappelant chaque jour son malheur, sa solitude. Et tout est devenu rouge. Alors, il ose enfin regarder ceux qu'il doit tuer, affronter le regard de ceux qu'il a pour ordre d'exécuter, et voit son reflet dans les yeux de ses ennemis, des visages familiers sur ceux qu'il doit abattre. C'est ainsi qu'il comprend, pour la première fois, qu'ils ne sont pas si

différents, qu'ils ne savent pas réellement pourquoi ils se battent. Oui, il est parvenu sur ce champ de bataille sans réellement le vouloir, comme par hasard, contre sa volonté.

Le trouble laisse place à un silence apaisant. Les armes cessent de tirer, les mines d'exploser, les corps de saigner. Ils sentent de l'eau couler sur leurs joues, mais il ne pleut plus. Ces hommes pleurent, comme des enfants, honteux de leurs fautes, de ce qu'ils ont commis. Ils pleurent leurs crimes, leurs victimes, et leur fraternité oubliée. Ainsi, dans leur tristesse et leur désespoir, ils accueillent les sanglots des autres sur leurs épaules, s'enlacent longtemps. Et ils ne font plus qu'un.

Des hommes portés par un même espoir. Ils dénouent enfin leur casque, détachent leur gilet pare-balles. Parce qu'ils n'ont plus peur. Ils ne craignent plus l'autre. Bien plus, ils l'aiment.

Et c'est ainsi qu'ils entrent dans les villages, le crâne découvert et le cœur à la merci des balles, délivrant sur leur passage un message de paix, insufflant aux habitants un nouvel espoir, les poussant à sortir de leurs abris de fortune, à admirer le nouveau monde qui s'offre à eux. Alors, sur leur route, un petit garçon s'approche lentement d'eux. Il les regarde de ses grands yeux noirs, et tient entre ses doigts une fine tige au bout de laquelle émerge une fleur. On ne sait où il a pu la cueillir, mais peu importe. L'enfant s'avance jusqu'à l'un des fusils, plonge son regard dans celui qui le tient, soulève ses talons, et accroche son présent au bout de l'arme. Il a compris. Il a compris que maintenant il peut, il a le droit de chanter haut et fort, de jouer dans le jardin, de danser devant la maison, que les grands ne diront plus non. Parce que les grands ne sont plus tristes, ni en colère. Ils sont juste heureux d'être ensemble.

Oui. Il n'a fallu qu'une plume pour leur rappeler qui ils sont, qu'avant d'être des armes ce sont des cœurs, et que la guerre ne leur rendra jamais ce qu'ils ont perdu de plus cher. Penser qu'un jour un conflit pourra être résolu par des morts, des blessés, et des vies détruites est la pire erreur de toute notre humanité. Nous ne pouvons espérer la paix par la violence. Il n'a fallu qu'une petite chose, si anodine, si discrète soit-elle, pour mettre fin à tant de brutalité. Oui. Il n'a fallu qu'un peu de douceur pour tout changer.

Anne-Capucine Chabry